

Le Congrès de Noël 1923/24 — Quand commencera-t-il ?

Les innombrables réflexions, qui ont été cultivées un siècle durant au sujet du Congrès de Noël 1923, qui déclenchaient plutôt de l'aversion chez tant de personnes concernées que de l'intérêt, commencent le plus souvent avec le « point fort » de ce congrès : à savoir, la lecture de la méditation de la « Pierre de fondation » très prisée. Je faisais moi-même partie de ces gens qui ressentait quelque répugnance à ce sujet : les écrits et déclarations publiés m'ont rappelé par surcroît, durant une certaine période, les discours vides du parti de la RDA que je laissais passer au-dessus de ma tête durant une grande partie de ma jeunesse. Bref, les comptes rendus et présentations du Congrès de Noël qui étaient prononcées avec une certaine véhémence m'apparaissaient donc comme une accumulation de paroles vides, qui ne signifiaient rien. Ce n'est qu'au moment où je découvris, qu'avant la lecture du 25 décembre 1923, de la méditation de la Pierre de fondation, il y avait eu une conférence d'introduction à ce Congrès, le 24 décembre, où je dus et pus reconnaître en celui-ci les fondements psycho-spirituels des événements qui allaient s'ensuivre, et c'est à ce moment-là que mon intérêt commença à s'animer sérieusement pour ce Congrès de Noël.

Qu'est-ce que c'était, cette réunion mystérieuse dans la baraque en bois, basse et enneigée, de la menuiserie, qui faisait plutôt pitié à côté des maigres restes de pierre du premier Goethéanum, incendié l'année précédente ? Que se passa-t-il en ces journées, durant lesquelles — comme on l'entendait toujours dire sans cesse — Rudolf Steiner était censé avoir déposé aux cœurs des participants une « pierre de fondation » spirituelle ? Et pourquoi ce qui était salué ainsi comme un événement suprême, a-t-il eu lieu précisément à la fin de cette triste année 1923, laquelle avait démontré plus que jamais que même les plus volontaires des anthroposophes n'avaient pas compris ce que Rudolf Steiner attendait d'eux ? En effet : qu'est-ce que Rudolf Steiner voulaient de leur part ? Qu'attendait-il d'eux ? Oui, qu'attendait Rudolf Steiner véritablement de leur part ? Beaucoup d'entre eux n'avaient-ils pas déjà donné le meilleur de leurs forces ? Et la plupart de ceux qui s'étaient réunis autour de Rudolf Steiner et du Goethéanum, lequel avait entre-temps brûlé, n'avaient-ils pas découvert ensemble l'anthroposophie comme un besoin intime du cœur, auquel ils consacraient toutes leurs capacités et leurs forces ?

Et encore : pourquoi Rudolf Steiner — me semblait-il — avait-il changé d'un seul coup « de registre » à la Noël 1923, presque sans transition, et était-il passé du désespoir, qui avait dominé toute l'année 1923, à un état ésotérique dont il gratifia les participants au congrès, selon ses propres mots, à tel point que certains purent y vivre la naissance de leur individualité spirituelle ?¹ Qu'est-ce que ce « congrès de Noël » et qu'est-ce que cette pose d'une première pierre spirituelle qui pouvait surtout susciter scepticisme et interrogations chez ceux pour qui la mystique obscure de l'anthroposophie semble étrangère ?

Traversée de l'obscurité

En lisant les procès-verbaux des assemblées, mais aussi les retranscriptions des conférences de 1923, on rencontre toujours des déclarations inhabituellement virulentes de la part de Rudolf Steiner. Pour les personnes qui lui ont parlé, cette transformation de Rudolf Steiner a dû être une grande surprise, car elles ne connaissaient pas encore le « docteur » sous cet aspect de caractère. Depuis la nuit de l'incendie, son attitude ouverte-

1 Frederik Willem Zeylmans van Emmichoven se rappelle de son expérience réalisée pendant le Congrès de Noël : « Quelques amis reçurent, comme moi, l'impression de vivre en même temps une sorte d'heure personnelle de notre naissance ; à présent, je suis né à l'instar d'une personnalité spirituelle. » cité d'après Peter Selg : *Willem Zeylmans van Emmichoven. Anthroposophie et Société anthroposophique au 20^{ème} siècle*. Arlesheim, p.89.

ment affichée change de manière frappante. Là où, auparavant, prévalaient surtout l'indulgence et la bienveillance, apparaît son jugement le plus sévère. Ainsi, le 30 janvier 1923, il déclara dans son assemblée de Stuttgart, composée exclusivement de membres éminents, engagés de longue date et profondément dévoués à l'anthroposophie :

On ne travaille guère à la diffusion de l'anthroposophie, mais à l'empêchement d'une vision correcte de l'anthroposophie. C'est bien le cas, on agit pour empêcher la juste manière correcte de voir l'anthroposophie !²

Mais comment comprendre cela ? Comment les personnes auxquelles il s'adresse, parmi lesquelles figuraient Karl Unger, Eugen Kolisko, Walter Johannes Stein, Emil Leinhas, Maria Röschl und Marie Steiner, lesquels non seulement avaient œuvré pour la diffusion de l'anthroposophie, mais encore, selon lui, pour « *l'empêchement de la manière correcte de voir la chose anthroposophique* » ? Qu'avaient-elles donc fait de faux ? Qu'eussent-elles dû avoir donc fait ? Qu'attendait donc Rudolf Steiner de la part des ces gens-là les plus dévoués à la cause ?

Le lendemain, son ton devint encore plus tranchant. Exclusivement, pareillement face à des anthroposophes proéminents³, il s'exclama : « *La société veut-elle maintenant s'engager de telle sorte que je ne sois plus frappé au visage par la société anthroposophique comme c'était le cas jusqu'à présent ?* »⁴ Et plus loin : « *Il ressort de chaque mot prononcé par l'assemblée qu'il n'y a pas de compréhension dans quelque direction que ce soit.* »⁵

Aucune compréhension dans quelques direction que ce soit ! On frapperait donc Rudolf Steiner au visage ! Pourtant, non seulement la plupart des membres les plus éminents de la Société anthroposophique, mais encore les enseignants de l'école Waldorf, lesquels faisaient nonobstant tout ce qu'ils pouvaient en mobilisant toutes leurs énergies — et souvent bien au-delà encore ! — se virent sévèrement grondés par lui. Le 6 février 1923 il explicitait :

Le manque d'intérêt commence par le fait que l'on ne s'occupe que de son domaine le plus étroit. On n'est plus anthroposophe ici — peu à peu ; on n'est réellement plus anthroposophe. Il faut trois semaines pour arriver à la décision de se recentrer sur l'anthroposophie.⁶

Des années plus tard, Ita Wegman notait encore dans son carnet : « *Quelles déceptions ont été vécues par des personnes grâce à Rudolf Steiner. On ne comprenait pas ce qu'il voulait.* »⁷ Mais est-ce qu'on comprend aujourd'hui ce qu'il voulait alors ? Sans cesse on a tenté de comprendre cette attitude de Rudolf Steiner qui avait surgi depuis le début de l'année 1923 — sans réellement la remettre en question — pour expliquer, avant tout ainsi que celle-ci eût été l'expression d'une déception de sa part. Ces contemporains ont aussi éprouvé cette déception. Ainsi Ernst Lehrs, un des premiers professeurs Waldorf et dirigeant du mouvement de la jeunesse qui jetait des flammes autour de Rudolf Steiner : « *Nous avions à peine commencé à travailler de manière autonome et de bon cœur, grâce à lui, qu'il s'avérait déjà que nous l'avions en quelque sorte déçu !* »⁸ On pense aussi parfois que le ton très dur qu'adoptait alors Rudolf Steiner témoignât de son « (hyper-)contention et de son (hyper-)tension » lesquelles étaient devenues désormais visibles.⁹ Mais avant tout l'impression qui en ressortait c'est que l'on pouvait en conclure logiquement qu'au fond, ils eussent pu mieux faire à l'époque.

2 Rudolf Steiner : *Das schicksalsjahr 1923 in der anthroposophischen Gesellschaft. Vom Goetheanumbrandt zum Weihnachtstagung* {L'année fatidique 1923 dans la société anthroposophique. De l'incendie du Goetheanum au Congrès de Noël} (GA 259), Dornach 1991, p.224.

3 Il s'agissait du groupe qu'on appelait le *groupe des trente*, parmi lesquels, entre autres : Adolf Arenson, Jürgen vander Grone, Caroline von Heydebrand, Eugen Kolisko, Herbert Hahn, Emil Leinhas, Emil Molt, Otto Palmer, Felix Peipers, Maria Röschl, Erich Schwebsch, Alexander Strakoasch, E.A.K. Stockmeyer, Karl Schubert, Friedrich Rittelmeyer, Walter Johannes Stein, Karl Unger et Wolfgang Wachsmuth.

4 GA 259, p.251.

5 À l'endroit cité précédemment, p.255.

6 À l'endroit cité précédemment, p.283.

7 J. Emanuel Zeylmans van Emmichoven : *Wer war Ita Wegman? {Qui était Wegman ?}*, Vol. 1, Heidelberg 1992, p.315.

8 Ernst Lehrs : *Gelebte Erwartung* {Attente vécue [Kairós, ndt]}, Stuttgart 1979, p.231.

9 Peter Selg : *Die anthroposophische Weltgesellschaft und ihre Hochschule* {La société anthroposophique mondiale et sa grande école} ? Dornach 1923, pp.23 et suiv.

Il se peut que des faiblesses humaines eussent joué un certain rôle, mais cela était-il nouveau ? Et Rudolf Steiner s'attendait-il sérieusement à ce que l'on se débarrassât de lui dès qu'il en parlerait ? Et encore : Ce n'est pas seulement la faiblesse humaine qui avait été blâmée, mais surtout l'attitude intérieure, voire la compréhension fondamentale de l'anthroposophie en général ! Telles sont les paroles souvent citées de Rudolf Steiner, lors d'une conférence le 6 février 1923.

On ne s'est pas mis justement de la partie à lire *La philosophie de la liberté* autrement qu'on lit d'autres ouvrages. Et c'est ce qu'il importe et à quoi il doit être renvoyé en toute rigueur, parce que sinon tout simplement, justement, le développement de la Société anthroposophique restera absolument en arrière du développement de l'anthroposophie. Ensuite l'anthroposophie devra alors être totalement incomprise par le monde en passant par le biais de la Société anthroposophique, et il ne pourra en résulter que conflit sur conflit.¹⁰

Pendant la conférence, Steiner décrivit ensuite ce qui aurait dû résulter d'une « autre lecture » de *La philosophie de la liberté*. Mais qui eût pu alors le comprendre à l'époque ? Et Rudolf Steiner pensait-il effectivement qu'une « autre lecture » de son œuvre maîtresse s'ajusterait désormais seulement parce qu'il avait tenu une conférence sur ce problème ? Une conférence qui par surcroît reste encore énigmatique de nos jours, dans son expression, ce que nous pouvons reconnaître en lisant précisément son transcrit¹¹

À la vue d'un contraste saisissant

À la fin de cette année 1923, pendant les jours les plus sombres, le Congrès de Noël eut lieu. Rudolf Steiner entama la conférence d'ouverture du 24 décembre par ces paroles : « *Nous commençons notre congrès de Noël pour la fondation de la Société anthroposophique sous une forme nouvelle, à la vue d'un contraste saisissant.* »¹²

Ce qui s'ensuivit dans cette phrase, dans le jour qui vint, créa effectivement un « *contraste saisissant* » : l'obscurité de l'année passée fut comme tout à coup dissipée, les participants au congrès s'éprouvèrent plongés dans une claire lumière rayonnante. Le « *Doktor* » « célébra » une méditation de la pierre de fondation, et déposa une « pierre d'amour » dans leurs cœurs et fonda une Société anthroposophique nouvelle, avec lui dans le *Vorstand*, sur une base ésotérique.

« *Une vague d'enthousiasme s'enflamma, quelque chose de grand était arrivé ; chacun consciemment ou non, sentit cela, car le sentiment était là* », se rappela plus tard Ita Wegman.¹³ Mais quelle chose s'était-elle donc produite, en ces jours de Noël — ainsi « *du jour au lendemain* », comme le constata Rudolf Grosse, — qui avait tout « changé » ?¹⁴ Les êtres humains, avec lesquels Rudolf Steiner « célébra » le congrès et fonda la nouvelle Société anthroposophique laquelle devait avoir un caractère éminemment ésotérique, étaient pourtant restés les mêmes ! C'étaient justement ceux-là, par lesquels il avait été — du moins, comme il semblait bien — si âprement « désappointé ».

En admettant qu'il ait effectivement été victime d'une « tromperie », dont il eût enfin (!) pris conscience en 1923 — quel genre de déception cela eût donc dû être ? — Pourquoi a-t-il alors entrepris cette démarche avec les mêmes personnes qui ne pouvaient que le « décevoir » ? Comme toute l'année 1923 l'avait montré, ces personnes ne pouvaient pas comprendre, malgré toute leur bonne volonté, ce qu'il voulait vraiment d'elles ! Et il était certain qu'elles ne se transformeraient pas ainsi « *du jour au lendemain* » !

10 Rudolf Steiner : *Anthroposophische Gemeinschaftsbildung {Formation d'une communauté anthroposophique}* (GA 257), Dornach 1989, p.58.

11 Voir Irene Diet : *Von der besonderen Art des Lesens der Philosophie der Freiheit — Rudolf Steiners Ringen um ein richtiges Anschauen der Anthroposophie {De la manière particulière de lire la philosophie de la liberté - La lutte de Rudolf Steiner pour une vision juste de l'anthroposophie}* dans *Die Drei* 3/2023, pp.39 et suiv. [Traduite en français : DDID323.pdf, ndt]

12 GA 260, p.32.

13 Ita Wegman : *An die Freunde — Aufsätze und Berichte aus den Jahren 1925-27. {Aux amis — Essais et comptes rendus des années 1925-27}* Arlesheim 1960, p.13.

14 Rudolf Grosse : *Die Weihnachtstagung als Zeitenwende {Le Congrès de Noël comme tournant des Âges}*, Dornach 1976, p.90.

Les événements suivants, mais surtout ceux-là qui ont suivi la mort de Rudolf Steiner, ont amplement démontré que cette transformation ne s'est pas produite, parce qu'elle ne pouvait justement pas se produire. Et que Rudolf Steiner n'était ni naïf ni insouciant au point de présupposer que ce genre de revirement se produisit en l'espace d'une vie : cela aussi peut devenir évident pour quiconque commence à réfléchir sérieusement à ces événements.

Le Goethéanum défunt

Le 27 décembre 1923, quatrième jour du Congrès, le hollandais Joseph Emanuel Jan van Leer, membre de la Société anthroposophique depuis de longues années, posa une question intéressante. Que soit redonnée ici la teneur de l'échange des paroles entre lui et Rudolf Steiner :

Monsieur van Leer : « *Le Goethéanum est ici mentionné, mais nous n'avons plus de Goethéanum.* »

Dr. Steiner : « *Nous ne sommes pas d'avis que nous n'avons plus de Goethéanum, voyez-vous, mon cher Monsieur van Leer, nous sommes d'avis que nous n'avons plus d'édifice, mais que nous en aurons un, au plus tôt possible. Mais nous sommes d'avis que le Goethéanum nous est resté. [...]*

Monsieur van Leer : *Dans le monde extérieur, ou dans vingt ans, on pourra dire pourtant : en l'année 1923 il ne se trouvait plus de Goethéanum à Dornach.*

Dr. Steiner : *Je pense que l'on ne peut pourtant pas réellement parler comme cela. On peut dire qu'au plan de la vie de l'âme, le Goethéanum demeure. N'est-il pas nonobstant important, mon cher monsieur van Leer, de précisément faire valoir que — comme partout, ainsi aussi ici — nous plaçons le spirituel au premier plan. Et que donc on ne nous empêche pas de dire « au Goethéanum ». Devant notre regard spirituel, le Goethéanum est toujours présent !¹⁵*

Comment faut-il comprendre cette stupéfaction de van Leer ? Pendant toute l'année 1923, le « Goethéanum » s'était trouvé constamment au centre des déclarations de Rudolf Steiner ; certes, il avait bien en tête le Goethéanum incendié, disparu ou défunt.¹⁶ Et aussi une des premières images de la conférence d'ouverture du Congrès de Noël, le 24 décembre 1923, est la suivante :

Nous avons dû vous inviter, mes chers amis, à venir voir un amas de ruines. Le premier regard, qu'à votre arrivée vous avez pu porter sur notre lieu de travail, en gravissant la colline du Goethéanum qui a péri voici un an.¹⁷

Le Goethéanum était ici encore un « tas de ruines », les restes calcinés de l'édifice en tant que tel « principalement un symptôme de la situation du monde à ce moment-là. »¹⁸ Mais ensuite, Rudolf Steiner, au cours de sa conférence d'introduction modifia sa manière de s'exprimer. Au moment où il annonça — pour la première fois — qu'il ne pourrait continuer de mener le « mouvement anthroposophique, à l'intérieur de la Société anthroposophique, que s'il prenait la direction de celle-ci qui était à fonder, ici à Dornach, au Goethéanum ». ¹⁹ Désormais ce qui vaut n'est plus l'édifice calciné, mais ce centre spirituel, dont il assumerait la présidence. Rudolf Steiner accomplit avec cela une métamorphose : l'ancien édifice physique existant, visible se voit élevé au rang d'édifice spirituel. Mais comment ce genre de métamorphose est-il possible ?

Dans la chaleur du sol

Tout au début de sa conférence d'introduction du 24 décembre 1923, Rudolf Steiner esquisse le tableau des « tas de ruines » du Goethéanum disparu un an auparavant et rappelle le spectacle déchirant des flammes de l'incendie s'élevant effroyablement « devant nos yeux physiques » dans les hauteurs célestes²⁰ — ainsi conti-

15 GA 260, p.121.

16 C'est ainsi que Rudolf Steiner déclara le 5 janvier, peu après l'incendie : « *On peut alors bien résumer en ces termes ce qui est lié à ce Goethéanum qui a péri : ses amis l'ont vu naître dans l'amour, grandir dans l'amour, mais maintenant ils doivent aussi le voir mourir dans l'amour.* » — GA 259, p.6.

17 GA 260, p.32. [La traduction française de ce passage-ci a été intégralement tirée de l'ouvrage publié chez EAR © 1985, Rudolf Steiner : *Le Congrès de Noël — Lettres aux membres*, p.11 — ISBN 2-88189-000-8, ndt]

18 *Ibid.*

19 À l'endroit cité précédemment, p39. [EAR, p.19, ndt]

20 À l'endroit cité précédemment, p33. [EAR, p.13, ndt]

nuait-il à décrire l'extérieur de ce qui nous entoure et qui est une illusion. « Et plus nous pouvons nous enfoncer intérieurement dans cette atmosphère, que ce qui nous entoure est une illusion, une maya, mieux nous pouvons développer activement cette atmosphère dont nous aurons besoin dans quelques jours [...] ». ²¹

À partir de ce moment-là, Rudolf Steiner ouvre — ainsi peut-on emprunter ses mots — un nouveau niveau de l'événementiel. Désormais il ne parle plus (seulement) devant ces personnalités inaccomplies, imparfaites et en plein développement dans leur incorporation d'alors, qui s'étaient retrouvées ce jour-là par la force des choses dans la scierie. À présent ces personnes étaient devenues des représentants de toute l'humanité, au travers de leurs participation intérieure vivante et de leur don de soi à l'événement.

Ce qui allait suivre dans les jours suivants, est par trop aisément vulnérable au danger de se voir intérieurement opprimé ou abusé par un pathos plutôt « creux » que par des événements réels, dont la réalité s'étend bien plus haut et au-delà que l'événement d'alors. Or, un siècle durant, un tel pathos a dominé dans les débats sur le Congrès de Noël. Pour ce départir d'un tel danger, nous devrions plutôt chercher à comprendre les paroles de Rudolf Steiner, non pas comme des métaphores ou des évocations imagées sans consistance, mais comme des paroles interprétant les gestes intimes et authentiques de l'âme. Saisissons pour cela seulement ces paroles mystérieuses de la « semence de l'esprit », tirées de cette conférence d'ouverture :

L'extérieur est maya, illusion ; **hors** du terrain de la maya, de l'illusion, croît, pour la joie, non pas de notre faiblesse, mais de notre force, de la volonté que nous voulons déployer — ce qui, invisible, peut vivre parmi nous, ce qui, en d'innombrables graines, peut vivre invisiblement parmi nous. Préparez vos âmes, mes chers amis, afin que ces âmes reçoivent ces graines ; car vos âmes sont le sol, dont ces graines spirituelles ont besoin pour germer, pour croître, pour s'épanouir. Or, ces graines sont la vérité. On les voit resplendir comme éclairées par le Soleil dont le rayonnement baigne toutes les ruines sur lesquelles portent nos regards physiques. Qu'aujourd'hui, précisément, pénètre dans nos âmes, de tout son éclat, pour les illuminer, l'appel le plus profond de toute réalité anthroposophique ; au-dehors la maya et l'illusion, au-dedans de nous, la vérité qui s'épanouit pleinement, la vie divine qui s'épanouit pleinement. *L'anthroposophie doit vivre de ce qui en elle est reconnu comme vérité.* ²²

Les âmes des personnes présentes étaient donc « le vrai terrain et le vrai sol » pour ces semences de l'esprit là, qui « *vivent nombreuses parmi nous* ». Pourtant ces semences étaient invisibles, car elles reposaient encore dans l'obscurité totale du sol. Ce n'est qu'au printemps, lorsque le temps serait mûr et échu, qu'elles pourraient édifier ces processus qui les feraient germer.

Et pourtant, les semences ne se défont-elles pas, dans la chaleur et l'humidité lorsqu'elles germent ? N'y a-t-il pas entre les semences, qui reposent dans le sol et le germe qui en naît pour permettre d'édifier ensuite la plante, un *temps d'obscurité et de désagrégation*, de dissolution et de disparition, une putréfaction intérieure, qui sert de substrat à la plante qui s'édifie ? Et ne devons-nous pas être, nous, les témoins de ces événements processuels, aujourd'hui, cent ans après qu'autrefois, ces semences furent accueillies par ces âmes.

Le processus spirituel du Congrès de Noël fut si rempli de mystères, que seules les générations ultérieures le saisiront bien dans toute sa grandeur. Non seulement Rudolf Steiner éleva le premier Goethéanum à une autre état essentiel, mais encore aussi, ce qui vaut depuis pour la Société anthroposophique, laquelle, dans sa véritable essence — justement aussi à l'instar du Goethéanum — ne peut que se revendiquer comme étant principalement spirituelle.

Peut-être que les paroles de Friedrich Rittelmeyer furent au plus proches de l'événement réel de l'événement dont elles établirent le compte-rendu, car d'une voix retenue, elles ont censé avoir délicatement exprimé ceci : « Ainsi, en ce matin de Noël, l'humanité a été rebaptisée par Rudolf Steiner. » ²³

Die Drei 6/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Irène Diet, est née en 1959 à Leipzig. Étude d'histoire et de philosophie. En 1985, déménagement à Paris et continuation des études en Sorbonne ; Depuis 1999, elle est exclusivement active en anthroposophie. Auteure de divers ouvrages et de nombreux articles. Directrice de séminaires et chargée de cours, conférencière. Depuis 2002 elle réside à Berlin.

21 À l'endroit cité précédemment, p34. [EAR, p.15, *ndt*]

22 À l'endroit cité précédemment, pp.37. [EAR, p.18, *ndt*] [Traduction de Paul-Henri Bideau, avec une très, très légère correction ; les caractères en italiques sont dans le texte original. *Ndt*]

23 Ernst Leers : *op. cit.*, p.264.